

VARIÉTÉS.

I

Séance publique annuelle de l'Académie des sciences. — Eloge de Beautemps-Beaupré. — Récompenses et prix.

La séance publique tenue le 14 mars 1859 par l'Académie des sciences de Paris, ne comportait qu'un assez maigre programme, car tout se réduisait à la proclamation des prix et à la lecture, par M. le secrétaire perpétuel, de l'éloge d'un académicien défunt, Beautemps-Beaupré, membre de la section de navigation et de géographie.

La vie de Beautemps-Beaupré aurait pu donner matière à un travail plein d'intérêt, si l'auteur de l'éloge eût voulu s'attacher à retracer les curieuses péripéties de la campagne nautique à laquelle Beautemps-Beaupré prit une part active, et qui avait pour objet la recherche, par deux frégates de l'Etat, des infortunés compagnons de La Peyrouse. M. Elie de Beaumont s'est borné, pour cette partie de son éloge, à citer une longue relation de l'un des navigateurs attachés à l'expédition; il a ainsi enlevé tout intérêt à ce récit. Quoi qu'il en soit, voici les principales particularités de la vie de Beautemps-Beaupré.

Beautemps-Beaupré, ingénieur hydrographe en chef de la marine, était né à la Neuville-au-Pont, près Sante-Menehould, le 6 avril 1766. Un géographe habile, son compatriote et son parent, Nicolas Buache, ayant remarqué de bonne heure ses dispositions spéciales, l'appela près de lui. Beautemps-Beaupré fit ses premières études

sous ce savant maître, au Dépôt général de la marine. A peine âgé de dix-neuf ans, il fut chargé par M. de Fleury, alors ministre de la marine, de dresser, sous sa direction, les cartes du *Neptune de la Baltique*.

En 1791, le gouvernement ayant confié au contre-amiral Bruny d'Entrecasteaux le commandement des deux frégates *la Recherche* et *l'Espérance*, chargées de retrouver les deux vaisseaux de La Peyrouse, Beautemps-Beaupré fut embarqué, comme ingénieur hydrographe, sous les ordres du contre-amiral. Si le but de l'expédition ne fut pas atteint, si l'on ne put atteindre le but de cette noble entreprise, du moins on put se livrer, au prix de mille dangers, à des travaux hydrographiques sur une foule de côtes lointaines. Beautemps-Beaupré eut le mérite et l'honneur de ces travaux, qui devaient porter de grands fruits pour la science de la navigation et de la géographie.

Ce fut Beautemps-Beaupré qui substitua le premier à l'emploi de la boussole les relèvements astronomiques, et prit les angles de direction à l'aide du cercle à réflexion de Borda.

Le célèbre voyage de *la Recherche* et *l'Espérance* fut signalé par d'importantes découvertes géographiques. C'est alors que fut faite l'entière reconnaissance des îles de Kermadec, des archipels de Santa-Cruz et de Salomon, des côtes de la Nouvelle-Calédonie, de l'île Bougainville, des parties méridionales de la Nouvelle-Irlande et de la Nouvelle-Hanovre, des parties septentrionales de la Nouvelle-Bretagne, de la Louisiade, des îles de l'Amirauté et de Waigion, du détroit de Bontours dans toute son étendue, de près de trois cents lieues marines, des côtes sud de la Nouvelle-Hollande, et, enfin, d'une suite de canaux, de baies, de rades et de ports formant la partie sud-est de la terre de Van-Diémen, que personne n'avait encore explorée.

Après l'abandon de l'expédition à la recherche de La

Peyrouse, Beautemps-Beaupré s'arrêta quelque temps au cap de Bonne-Espérance pour mettre en ordre le résultat de ses nombreuses explorations hydrographiques.

Revenu en Europe, il fut chargé d'une nouvelle excursion dans la Baltique, et accomplit ensuite une campagne de trois ans dans la mer Adriatique, dont les résultats furent promptement mis à profit pour la navigation dans ces parages. Beautemps-Beaupré devint, à partir de ce moment, l'homme de confiance de l'Empereur Napoléon I^{er} pour toutes les reconnaissances maritimes. C'est lui qui était toujours dépêché pour l'exécution de ces recherches et mesures hydrographiques qui se liaient dans l'esprit de l'Empereur à ses projets de guerre.

Beautemps-Beaupré fut nommé, en 1810, membre de l'Institut dans la section de navigation et de géographie.

Le travail qui rendra impérissable la renommée de Beautemps-Beaupré, c'est son exploration hydrographique des côtes orientales et septentrionales de la France. Ce travail est un véritable monument de science et de pratique; il a excité l'admiration des étrangers, notamment celle des Anglais, qui ont décerné à son auteur le titre de *père de l'hydrographie*.

C'est en 1844 que fut terminée la publication du *Pilote français*, titre donné par Beautemps-Beaupré à la grande publication dont nous parlons, et dont les premiers travaux avaient commencé en 1816. Les cartes générales et particulières de nos côtes, indispensables pour naviguer avec sécurité sur toute leur étendue, avaient sans doute été déjà relevées avec soin par les ingénieurs de l'État à la fin du dernier siècle; mais l'ouvrage de Beautemps-Beaupré l'emportait de beaucoup sur tous les travaux antérieurs, parce qu'il se trouvait en harmonie avec les données nouvelles de la science. Toutes les observations astronomiques, géodésiques et nautiques qui lui servent de base, s'y trouvent faites avec un degré d'exactitude et de précision que

ne pouvait comporter l'emploi des méthodes anciennes et des instruments d'observation dont on faisait usage au siècle dernier.

Dans le cours de ces travaux, Beautemps-Beaupré fut amené à reconnaître qu'il importait non-seulement de recueillir les matériaux nécessaires à la rédaction des nouvelles cartes des côtes de France, mais encore de réunir dans les archives du Dépôt général de la marine tous les documents qui pourraient être utiles par la suite, dans le cas où l'on aurait à apprécier l'opportunité de projets relatifs à la navigation. C'est ainsi que le Dépôt général de la marine possède aujourd'hui, dans une collection qui se compose de 527 volumes in-4^o, les documents nécessaires pour faire dresser, au besoin, à de très-grandes échelles, le plan de toutes les parties du littoral de la France sur lesquelles l'attention du gouvernement pourrait être appelée.

Le dernier travail hydrographique de Beautemps-Beaupré fut accompli en 1841. Il s'agissait d'étudier les changements survenus dans le régime de la Seine. C'est alors que pour la première fois, le célèbre hydrographe eut à sa disposition un navire à vapeur. Il n'avait jusque-là exécuté toutes ses opérations qu'avec des navires à voiles ou des barques pontées. Appréciant les incomparables facilités qu'offrait l'emploi de la vapeur pour les reconnaissances hydrographiques, il disait que, dans de telles conditions, il serait heureux d'avoir à recommencer sa carrière.

Admis à la retraite en 1848, Beautemps-Beaupré passa les dernières années de sa vie dans un repos bien mérité. Arrivé au terme d'une carrière utilement et glorieusement remplie, il s'éteignit le 4 mars 1854, à l'âge de 88 ans. L'un de ses savants et laborieux collaborateurs, M. Daussy, l'a remplacé à l'Institut.

Tels sont les traits principaux de la vie de Beautemps,

Beaupré, que l'honorable secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, M. Élie de Beaumont, a rappelés dans la notice qu'il a lue sur ce savant dans l'assemblée publique de l'Académie des sciences.

Arrivons aux prix et récompenses décernés dans la même séance.

Ce qui a frappé dans la séance publique de 1859 de l'Académie des sciences, comme d'ailleurs dans celle de l'année précédente, c'est le très-petit nombre des distinctions qui ont été accordées. On n'a décerné ni le grand prix de mathématiques, ni le prix de mécanique, ni le prix Bordin, ni le prix Jœcker, ni le prix pour l'application de la vapeur à la navigation. Il faudrait bien se garder de conclure de ce fait négatif, que les sciences mathématiques, la mécanique, la physique et la chimie, n'aient accompli, en 1858, aucune grande découverte. Ce serait là un blasphème envers notre époque. Jamais, au contraire, les sciences mathématiques et physiques n'ont produit de résultats aussi beaux que de nos jours, et s'il arrive souvent que l'Institut ne trouve dans cet ordre de sciences aucun travail digne de ses palmes, cela tient à ce que le programme des questions qu'il met au concours ne porte que sur des sujets surannés, inaccessibles, ou choisis dans une sphère tout à fait en dehors du mouvement actuel des esprits. Quant au *prix Bordin*, qui a été institué par le donataire pour récompenser une *composition ayant pour sujet le progrès des sciences et l'honneur national*, l'Académie trouvera toujours à le décerner, si elle veut rester fidèle à la volonté du testateur, c'est-à-dire si, au lieu de proposer sans façon et contrairement à la pensée de M. Bordin une simple question de physique ou de géologie, elle se décide à couronner l'auteur de quelque composition ou ouvrage historique sur les sciences. Tel est manifestement le vœu du testateur, et c'est l'opinion universelle qu'en obéissant à ses instincts, tout légitimes

qu'ils soient, l'Académie va directement contre les vues du fondateur de ce prix.

Voici l'énoncé des prix et récompenses qui ont été décernés pour l'année 1858 :

Grand prix des sciences mathématiques. — Comme nous l'avons déjà dit, l'Académie a déclaré qu'il n'y avait pas lieu à décerner ce prix, pour lequel trois mémoires seulement lui avait été envoyés. Considérant, toutefois, que l'auteur de l'un de ces mémoires a fait faire un pas à la question proposée, elle lui a accordé, à titre d'encouragement, une somme de 1500 francs. L'auteur de ce mémoire est M. Dupré, professeur de mathématiques à la Faculté des sciences de Rennes.

Prix d'astronomie. — Pendant l'année 1858, cinq nouvelles planètes ont été découvertes entre Mars et Jupiter. M. Laurent a découvert à Nîmes, le 22 janvier, dans l'observatoire de M. Valz, la planète *Nemausa*; le 10 septembre, M. Georges Stearle, dans l'observatoire d'Albany, a découvert la planète *Pandore*; le 4 avril, M. Luther a découvert, à l'observatoire de Bilk, la planète *Calypso*; le 4 février et le 10 septembre, M. Hermann Goldschmidt a découvert à Paris les deux planètes *Europa* et *Alexandra*. Ces deux planètes portent à douze le nombre de celles dont on doit la découverte à M. Goldschmidt.

Six comètes ont été découvertes en 1858. M. Tuttle, à l'observatoire de Cambridge, en Amérique, en a découvert trois : le 4 janvier, le 2 mai et le 5 septembre. La comète périodique découverte le 4 janvier par M. Tuttle était la même que celle qui avait été observée par Mechain en 1790; elle est revenue quatre fois depuis 1790 sans avoir été aperçue.

La comète découverte le 8 mars à Bonn, est aussi une comète périodique. Les éléments de son orbite ressemblent beaucoup à ceux de la troisième comète de 1819, étudiée par M. Encke.

La quatrième comète de 1858 a été découverte à Berlin, le 21 mai, par M. Bruhns. La cinquième est la grande comète qui, découverte le 2 juin à Florence, par M. Donati, a offert un si grand intérêt pour l'astronomie physique. Pendant sa longue apparition, elle a donné lieu à beaucoup d'expériences, auxquelles M. Donati a pris lui-même une large part.

L'Académie a partagé le prix d'astronomie entre MM. Goldschmidt, Laurent, Stearle, Tuttle, Winnecke et Donati.

Ce prix, n'étant qu'une médaille de 500 francs, on voit que les six lauréats n'ont reçu chacun qu'une somme de moins de 100 francs. Nous croyons que l'Académie eût mieux répondu au sentiment général si elle se fût affranchie, pour cette fois, de sa singulière habitude de subdiviser en cinq ou six petites parts un prix qui n'a réellement de valeur que lorsqu'il est unique, et si elle eût accordé ce prix intégral à l'habile astronome de Florence, M. Donati, à qui l'on doit la découverte de la grande comète de 1858.

Prix de mécanique. — Ce prix n'a pas été décerné.

Prix de statistique. — Ce prix ne fut point décerné en 1858. L'Académie pouvait donc disposer de deux prix; elle n'en a cependant accordé qu'un seul. Le travail remarquable de M. Arondeau, c'est-à-dire le recueil des *comptes généraux de l'administration de la justice criminelle en France*, qui se compose aujourd'hui de 32 volumes in-4°, remontant à l'année 1825, a été couronné par l'Académie.

Une mention honorable a été accordée à un savant et laborieux médecin, M. Ad. Bérigny, médecin des prisons de Versailles, pour son tableau des naissances dans la ville de Versailles durant quarante années, distribué par jours lunaires.

Prix Trémont. — M. Girod de Vienney, baron de Tré-

mont, a bien mérité des sciences en disposant de sa fortune pour récompenser de bonnes actions, et pour donner des encouragements aux intelligences d'élite qui travaillent aux progrès des sciences et des arts libéraux. Parmi ces nombreuses dispositions, celle qui se rapporte à l'Académie des sciences est conçue en ces termes :

Fondation pour aider un savant sans fortune dans les frais de travaux et d'expériences qui feront espérer une découverte ou un perfectionnement utile dans les sciences et dans les arts libéraux industriels.

« Comme dans les autres carrières, le manque de ressources suffisantes peut empêcher un savant ou un habile mécanicien d'amener son invention à son point de perfection et d'utilité. C'est ainsi que des essais incomplets, dont la continuation aurait eu d'importants résultats, ont été abandonnés; qu'alors les étrangers s'en sont emparé et ont ensuite importé chez nous nos propres découvertes. L'Académie des sciences est par-dessus tout apte à apprécier le mérite de ces travaux et à les encourager. En conséquence, une fondation de mille francs de rente sera mise à sa disposition pour aider dans ses travaux tout savant, ingénieur, artiste ou mécanicien auquel une assistance sera nécessaire pour atteindre un but utile et glorieux pour la France. »

L'Académie a cru pouvoir décerner ce prix à M. Ruhmkorff, constructeur d'appareils de physique, à qui l'on doit l'admirable machine d'électricité d'induction qui porte son nom. Seulement, l'Académie a peut-être méconnu les intentions du donataire en aliénant pour cinq ans ce prix au profit de M. Ruhmkorff, à qui elle a accordé non-seulement les deux annuités échues en 1856 et 1857, mais encore les trois annuités à échoir en 1858, 1859 et 1860. Il résulte de là que le prix Trémont ne deviendra disponible, pour être décerné de nouveau, qu'en 1861. Il nous semble que c'est là sortir des intentions du testateur qui

a fondé une donation annuelle et non la délivrance anticipée des annuités pendant trois ans.

Prix Bordin. — L'Académie avait proposé pour le sujet du prix Bordin, une question géologique : le *Métamorphisme des roches*. Elle n'a reçu que deux mémoires dont aucun ne lui a paru digne d'être couronné ; elle remet la même question au concours pour l'année 1860. Nous craignons fort qu'elle n'ait encore à le remettre plus d'une fois.

Prix Jæcker. — Ce prix, fondé par feu le docteur Jæcker, doit être décerné annuellement à toute production qui aura été utile aux *progrès de la chimie organique*. Il n'a pas été décerné en 1859.

Prix de physiologie expérimentale. — C'est un travail d'*histologie*, c'est-à-dire relatif à la structure des tissus, qui a obtenu ce prix, décerné à M. N. Jacobowitsch pour son travail *sur la structure intime du cerveau et de la moelle épinière chez l'homme et chez les animaux vertébrés*.

L'Académie a accordé un second prix de physiologie expérimentale, qu'elle a partagé entre MM. Lacaze-Duthiers et Lenhossek, auteurs, l'un d'observations sur l'anatomie et la physiologie des mollusques acéphales, l'autre d'études anatomiques sur le système nerveux central.

Il a encore été accordé un encouragement de 1000 francs à M. Colin, d'Alfort, pour ses belles expériences consistant à recueillir d'énormes quantités de chyle et de lymphe sur un animal vivant, en introduisant et maintenant à demeure un tube dans la partie supérieure du canal thoracique.

Prix relatif au perfectionnement des arts insalubres. — En 1857, l'Académie avait accordé un encouragement de 1000 francs à M. Dannery, contre-maître de filature de coton à Rouen, pour une machine qui opère automatiquement le débouillage des chapeaux de cardés. Cette opération, assez dangereuse pour l'ouvrier qui respire un air chargé de filaments cotonneux, est aujourd'hui modi-

fiée avec beaucoup d'avantages par la *déboureuse mécanique* de M. Dannery, qui a obtenu en 1859 un prix de 2500 francs.

Le *monte-courroie* de M. Herland, appareil qui pare à une cause d'accidents assez fréquents dans les ateliers, a obtenu un encouragement de 1500 francs.

Prix de médecine et de chirurgie. — Un prix de 2500 francs a été accordé à M. Négrier, qui, dans une série de travaux remontant aux années 1827 et 1831, a mis hors de doute la cause physiologique du flux menstruel chez les femmes. D'après l'Académie, c'est M. Négrier qui aurait démontré le premier que ce flux se trouve lié à l'évolution périodique des ovules, et que chaque époque menstruelle coïncide avec la maturité ou la chute d'un des ovules engendrés par l'ovaire. Ce grand fait de physiologie a été mis plus tard entièrement hors de doute par les travaux d'un grand nombre d'observateurs : par MM. Pouchet, de Rouen ; par MM. Bischoff, Raciborski, etc.

L'Académie a accordé les mentions honorables suivantes :

- 1° A M. Landouzi, pour ses recherches sur l'amaurose de l'albuminurie, une mention de 1800 francs ;
- 2° A M. Boudin, pour son *Traité de géographie et de statistique médicale*, une mention de 1800 francs ;
- 3° A M. Denis, pour ses recherches sur le sang, une mention de 1800 francs ;
- 4° A M. Giraldès, pour son travail sur l'anatomie du cordon spermatique, une mention de 1500 francs ;
- 5° A M. Forget, pour son mémoire sur les anomalies dentaires, une mention de 1500 francs.

Prix Bréant relatif au choléra. En 1850, l'Académie, après avoir examiné les 153 mémoires qui lui avaient été adressés pour le prix Bréant, relatif à la guérison du choléra, n'avait considéré comme digne de récompenses aucun de ces nombreux travaux. Elle est revenue sur ce jugement,

puisqu'elle a couronné en 1859 un travail remontant à plusieurs années. Nous ne nous en plaignons pas; nous félicitons au contraire l'Académie de cet heureux retour, car il s'exerce en faveur d'un homme d'un grand talent et d'un grand caractère. L'Académie a accordé, pour le concours Bréant, non le prix même de 100 000 francs établi par le testateur, mais sa rente annuelle, c'est-à-dire la somme de 5000 francs, à M. Doyère, pour son beau travail sur la *composition de l'air expiré par les cholériques et sur la température du corps de ces malades pendant les derniers instants de leur vie.*

Déjà, en 1832, M. Rayet avait annoncé que l'air expiré par les cholériques contient plus d'oxygène que dans l'état normal. M. Doyère a confirmé ce résultat et l'a suivi dans ses détails; il a constaté que plus le choléra était grave, plus on retrouvait d'oxygène dans l'air expiré. Quant à l'acide carbonique, M. Doyère a rencontré constamment un abaissement notable de la proportion de ce gaz dans l'air expiré par les cholériques; il n'en trouvait plus en moyenne que 1 pour 100 au lieu de 5 à 6 pour 100 qui est la quantité normale.

On peut, par l'analyse des produits expirés, apprécier la gravité du mal. Ainsi, chez les cholériques qui ont guéri promptement, l'oxygène absorbé n'est pas tombé au-dessous de 3 pour 100, ni l'acide carbonique exhalé au-dessous de 2,3 pour 100; et par contre M. Doyère n'a vu aucun malade sauvé, après que les chiffres donnés par l'analyse étaient tombés plus bas que 1,75 pour le premier gaz, et que 1,45 pour le second, et cela dans le cas même où l'amélioration des symptômes avait fait concevoir de grandes espérances.

Un des résultats les plus intéressants du travail de M. Doyère, c'est que malgré la diminution d'activité de la fonction respiratoire, malgré la combustion moindre du carbone, la température du corps ne va pas moins s'ac-

croissant d'une manière notable; et alors qu'il ne s'échappe plus par le poumon qu'une quantité d'acide carbonique beaucoup plus faible que celle de l'état physiologique, on voit la température de l'individu marquer 40 degrés et plus.

Mais ce n'est pas tout: un fait inattendu, relatif à cette température, est venu s'offrir à M. Doyère. Aux approches de la mort, lorsque la circulation s'embarasse et va s'arrêter, lorsque la fonction respiratoire devient d'instant en instant moins active, la température augmente chez les cholériques à ce point qu'elle s'élève jusqu'à 43 degrés, c'est-à-dire qu'elle atteint alors un maximum auquel elle ne s'élève que très-rarement dans les maladies fébriles pendant le cours desquelles on observe la plus grande production de chaleur. Au moment où la mort survient, ce singulier phénomène d'ascension de la température cesse brusquement.

Est-ce là un phénomène propre au choléra, ou bien ne le retrouve-t-on pas, comme la diminution du gaz acide carbonique expiré, dans d'autres maladies? Cette question est encore à résoudre.

« En résumé, dit M. Andral, dans son rapport sur le prix Bréant, M. Doyère a cherché à éclairer de la vive lumière des sciences physiques d'importants problèmes de pathologie, et toute tentative de ce genre, si elle ne méconnaît pas les lois de la vie, si elle prend pour appui et pour guide la méthode expérimentale, ne saurait être trop encouragée: il a appelé l'attention sur des faits ou inconnus ou trop peu étudiés, et enfin les recherches qu'il a entreprises, et qui ne sont encore, il faut le reconnaître, qu'à leur commencement et comme à l'état d'essai, nous semblent être du nombre de celles qui, par leur nature, ont à coup sûr de l'avenir. »

2

Séance publique annuelle de l'Académie impériale de médecine. — Lecture sur la folie transitoire homicide, par M. Devergie, secrétaire annuel. — Récompenses et prix. — Éloge de M. Guéneau de Mussy.

L'Académie de médecine a tenu le 14 décembre 1858 sa séance publique annuelle. M. Devergie, l'un des orateurs de l'Académie dans cette séance, avait pris pour sujet de sa lecture la *Folie transitoire homicide*. Le secrétaire perpétuel de l'Académie, M. Dubois (d'Amiens), avait à raconter la vie de M. Guéneau de Mussy. M. Frédéric Dubois a su tirer fort habilement parti de la physionomie un peu vague de M. Guéneau de Mussy, personnalité scientifique assez obscure et qui n'avait pas pénétré au delà du public médical.

Un événement déplorable, qui s'est produit récemment dans la ville de Bordeaux, a servi de texte au travail lu par M. Devergie sur la *Folie transitoire*. Un jeune homme appartenant à une famille honorable de cette ville, et qui n'avait laissé paraître jusque-là aucun signe d'aliénation mentale, tua, dans un accès subit de frénésie homicide, sa belle-mère, en ce moment à table avec sa famille. Comprenant peu d'instant après, l'énormité de son crime, il alla se constituer prisonnier, en déclarant qu'un accès subit d'inconcevable folie avait fait de lui un assassin. Le fait de folie temporaire fut établi avec évidence par les débats, et le jury prononça un verdict d'acquiescement.

C'est à cette occasion que M. Devergie a essayé de tracer le véritable caractère de la folie transitoire homicide, pour la distinguer de la monomanie et des autres formes de l'aliénation mentale. M. Devergie a tracé l'historique sommaire de la folie homicide. Il a suivi les progrès successifs de notre législation, ou plutôt ceux de la raison publique,

concernant la doctrine de la monomanie. Rappelant l'opinion émise en 1826 par M. Dupin, alors avocat, qui regardait cette doctrine comme une ressource commode, mais tout à fait illusoire, de la médecine moderne, pour arracher un coupable à un châtement mérité; citant l'opinion de cet autre jurisconsulte qui considérait la monomanie homicide « comme une maladie qu'il faut guérir en place de Grève, » l'orateur a fait ressortir toutes les clartés nouvelles que la science a jetées de nos jours sur cette question, au bénéfice de l'humanité. C'est aux travaux persévérants de Marc et de plusieurs autres aliénistes modernes qu'il faut rapporter le mérite d'avoir fait pénétrer dans l'esprit des magistrats et dans celui du public des notions mieux en harmonie avec les faits, et déchargé bien des malheureux de la responsabilité d'un crime qui appartient plutôt à un dérangement fatal des facultés intellectuelles qu'à la froide inspiration de la volonté.

Sans donner l'énoncé des divers prix ou encouragements décernés par l'Académie de médecine dans cette séance, arrivons à l'éloge académique lu par M. Frédéric Dubois. Dans la dernière composition de ce genre due au savant secrétaire perpétuel de l'Académie de médecine, la critique avait cru pouvoir relever une sévérité inusitée jusqu'ici : l'*Éloge de Magendie*, par M. Dubois, avait produit une certaine émotion. Nous avons déjà eu l'occasion de dire dans cet ouvrage, combien ces critiques étaient peu fondées. Loin de blâmer l'honorable secrétaire perpétuel d'avoir été impartial et vrai dans cette circonstance, nous l'avons félicité d'avoir su arracher l'éloge académique à cette méthode vulgaire et banale qui consiste à transformer en un héros immaculé tout savant dont on apprécie, après sa mort, le caractère et les travaux. Les critiques et la polémique qui se sont élevées à propos de son Éloge de Magendie, n'ont pas, nous le savons, ébranlé les